Umutesi, Marie-Béatrice. -- *Fuir ou mourir au Zaïre. Le vécu d'une réfugiée rwandaise*. Paris-Montréal, L'Harmattan, 2000, 311 p.

Michela Fusaschi

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafrcaines/95>

DOI : 10.4000/etudesafrcaines.95

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

ISBN : 978-2-7132-1390-8

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Michela Fusaschi, « Umutesi, Marie-Béatrice. -- *Fuir ou mourir au Zaïre. Le vécu d'une réfugiée rwandaise*. Paris-Montréal, L'Harmattan, 2000, 311 p. », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 162 | 2001, mis en ligne le 30 avril 2003, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafrcaines/95> ; DOI : 10.4000/etudesafrcaines.95

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Cahiers d'Études africaines

Umutesi, Marie-Béatrice. -- *Fuir ou mourir au Zaïre. Le vécu d'une réfugiée rwandaise*. Paris-Montréal, L'Harmattan, 2000, 311 p.

Michela Fusaschi

L'ouvrage de Marie-Béatrice Umutesi est le témoignage d'une femme rwandaise qui, à travers sa mémoire, parcourt les quatre ans de fuite dans les camps organisés pour accueillir les réfugiés hutu après la victoire du Front patriotique rwandais en 1994. Les premières pages du livre sont consacrées à la reconstruction de l'histoire personnelle de l'auteure : de sa naissance en 1959, année de la révolution sociale qui aurait conduit le Rwanda à l'indépendance (1962), aux études commencées dans son pays et terminées en Belgique avec une licence en sociologie à l'Université catholique de Louvain. Son histoire s'entrelace inévitablement avec celle de la région des Grands Lacs : à travers le vécu et la narration émerge surtout la complexité des relations entre les acteurs sociaux. C'est dans ce contexte-là que le discours testimonial fait apparaître une contradiction liée à l'identité ethnique : l'auteure se souvient : « La première fois que j'ai entendu parler des réfugiés tutsi, c'était en 1963. J'avais quatre ans » (p. 7). C'est à ce moment qu'elle a eu la « prise en charge » de son « identité hutu » comme réaction au climat violent déterminé par les premières représailles des « rebelles tutsi ». C'est vrai qu'ensuite Marie-Béatrice Umutesi démontrera l'existence d'une identité rwandaise unique, « tous les Rwandais partagent une même langue et une même culture » (p. 7) ; mais à partir de ce moment-là, dans le récit, la différence ethnique cessera d'être une catégorie historique pour devenir une catégorie objective et naturelle comme élément de société, au-delà de tous, de la parenté aussi. « Mon appartenance ethnique n'a jamais constitué une barrière dans mes relations avec des personnes d'autres ethnies. Dans ma famille, l'ethnie n'était pas considérée comme facteur d'exclusion. [...] Je me rappelle que notre maison était toujours pleine d'enfants hutu et tutsi. [...] Je ne me rappelle pas avoir marqué une préférence vis-à-vis de tel enfant en fonction de son ethnie » (p. 8).

La catégorie ethnique est, en effet, toujours affirmée mais en même temps niée : affirmée lorsqu'elle raconte son histoire personnelle, niée d'un point de vue « anthropologique général », « [...] les mariages inter-ethniques étant devenus courants, les différences ne sont plus aussi marquées » (p. 8). Encore et surtout réaffirmée comme catégorie politique : « les hutu », dans leur complexe, sont toujours indiqués soit comme les responsables du génocide soit comme les victimes de la successive phase d'exode. Le sentiment de la peur, il n'y a pas de doute, est une ligne de continuité qui passe à travers le livre entièrement en devenant une de ses clés de lecture. En fait la peur règne sur tout comme un des facteurs du génocide, « ainsi est l'être humain : quand il a peur, il voit des ennemis partout et pense que la seule chance de rester en vie est de les exterminer » (p. 73), mais à la fois vit le sentiment qui accompagne sa fuite jusqu'en Europe : « J'étais arrivée en Belgique et... je ne devais plus avoir peur » (p. 293).

L'histoire-témoignage de la fuite de Marie-Béatrice Umutesi va commencer en juillet 1994 quand elle, avec quelques parents, laisse le Rwanda vers l'ex-Zaïre pour s'installer dans le camp des réfugiés Adi-Kivu. Avec la nomination de responsable du programme d'auto-organisation des femmes dans les camps, l'auteure, qui avait travaillé dans le domaine du développement rural, devient « part active » dans la phase de gestion des camps où elle assume le double rôle de réfugiée-coopérante.

Les chapitres centraux du livre sont consacrés à la description de l'univers du camp : le climat d'insécurité général, l'absence de direction et d'organisation s'ajoutent aux mauvaises conditions hygiéniques-sanitaires et à la pénurie de nourriture. Tous ces éléments s'ajoutent et se mélangent dans le sentiment de la double dénonce : « Les organisations humanitaires avaient déserté le pays au moment même où le peuple rwandais avait le plus besoin d'elles. [...] Je reste convaincue que, si la MINUAR et les ONG humanitaires étaient restées au Rwanda, il aurait été possible d'éviter le génocide, le conflit armé aurait pu être arrêté et les institutions politiques de transition mises en place. La communauté internationale semblait plus intéressée par les hauts faits de guerre que par le sort des personnes tuées chaque jour, par celui des milliers d'autres qui se cachaient dans les plafonds, les bois, les fourrés, les marais et par celui des millions d'autres qui erraient sur les routes » (p. 71).

Marie-Béatrice Umutesi reconstruit, donc, une phase de la crise de l'Afrique interlacustre avec l'intention de récupérer au jugement historique les conséquences des effets à moyen terme du conflit rwandais. On peut dire que pour l'auteure cet aspect-là a été largement sous-estimé de la part de tous : médias, organisations internationales, etc. De ce point de vue le but de ce livre semblerait être de « rétablir un équilibre » dans lequel les responsabilités peuvent être partagées entre les différents acteurs du conflit, en particulier celle de l'intervention humanitaire.

Ainsi le drame de 1994 assume un nouveau caractère qui présente les traits marqués du vécu avec la force affirmative de témoignage, qui a toujours une valeur historique mais que, dans le récit de Marie-Béatrice Umutesi, à distance nuancent les limites de rôles en généralisant même les responsabilités, souvent au détriment des raisons plus profondes que l'on fait de la crise du Rwanda, un petit pays de l'Afrique centrale, un événement à échelle globale.